

Lucie dans le ciel, écrit par Tom Verdier, 2011, édité par les éditions Albin Michel, 2011

— C'est vrai que ça se passe de mots, dit Octave.

C'était sa première réplique en une heure.

— Tu imaginais un truc pareil ? lui demanda Ambroise sans quitter le béton des yeux.

Avec une mine toujours aussi concentrée sur les scènes que lui déployait son théâtre intérieur, Octave fit simplement non, sans articuler la réponse. Puis un siècle plus tard :

— Vraiment, vraiment loin de là.

Ambroise était fasciné, de nouveau, par la capacité à réfléchir qu'on avait dans cet état. Il n'y avait pas besoin de passer par le stade verbal, il était possible de manipuler les concepts sans les transformer en mots. Bien loin de donner de la prise sur la réalité, la langue semblait un goulet d'étranglement des idées. Ambroise se rappela le moment de l'enfance où il avait fallu abandonner les idées pour parler, où il avait fallu sacrifier la contemplation de la complexité du réel pour prendre pouvoir sur les choses. Il se souvint de ce moment où l'on a la faculté de choisir si on incarne les pensées en mots ou pas, d'où vient probablement la facilité à apprendre n'importe quelle langue dans l'enfance. Il fut certain d'avoir su penser sans verbaliser jusqu'à l'âge de sept ou peut-être huit ans, bien que sachant déjà parler. Il en eut des souvenirs précis. Ce qu'il ne cernait pas, c'était le moment où les idées étaient restées bloquées sous forme de mots. C'était venu comme le passe-muraille finit par rester coincé. L'égalité des mots et de la pensée, la pensée impossible sans mots, datait d'après ce moment.

Ce moment existait sûrement chez tout le monde. À partir de là, on subit autant la langue qu'elle nous sert. On ne traduit plus des pensées, on pense dans la langue, on amoindrit nos facultés de penser à hauteur de bagage sémantique et grammatical. Les langages de la physique et des mathématiques permettent certes de compenser, mais pas totalement, et elles ne sont pas moins des langues. Dans leur cas on parle d'abstractions alors que c'est le contraire : c'est s'agissant de la langue courante qu'il faudrait parler de la concrétisation.

En ce moment, rien n'était abstrait. Ambroise était capable de jouer simultanément sur des centaines de paramètres d'une même question, sans aucun besoin d'analyser. Il voyait des choses simultanément paradoxales, contradictoires, et cohérentes entre elles. La sensation était naturelle mais la langue et ses contraintes propres auraient fait chercher à résoudre

ce qu'il était si facile pour la pensée d'accepter. Ou plutôt : de contempler, car tout était un plaisir potentiel. Ambroise jouissait ou riait du moindre raisonnement, comme on finit par rire à écouter dans le détail une musique virtuose, parce qu'il y a trop de notes.

Il se passa un temps impossible à quantifier pendant lequel, outre le bombardement d'émotions changeantes qui le traversaient, Ambroise jouait à penser sans mots, à transformer en mots, à retraduire en pensée et à s'esclaffer de l'absurdité du résultat, comme dans ces expériences de double traduction informatique où après un aller - retour par le japonais « Je vous saurai gré de répondre sous huit jours » devient « Je réponds à huit jours pour me remercier .»

Comment pouvait-on ignorer comme on est tributaire de nos mots, comme on subit le moindre de nos tics de langage ? Combien conditionne-t-on ce qu'on est capable de penser en laissant se réduire notre vocabulaire ? Et pourtant on le sait, mais tant qu'on n'a pas vu à quel point c'est vrai, à quel point notre cerveau est capable d'imaginer des milliards de fois plus que ce que nos mots peuvent dire, on ne fait rien de ce savoir. On le sait comme on sait que des espèces meurent tous les jours de la pollution. Comme s'il n'y avait rien à y faire. Comme s'il ne fallait pas consacrer nos efforts à y remédier.